

Ju Ming

Dix-neuf sculptures chinoises à Montréal

Pierre Martin

Number 81, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9293ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, P. (2007). Review of [Ju Ming : dix-neuf sculptures chinoises à Montréal]. *Espace Sculpture*, (81), 44–45.

Ju MING: dix-neuf sculptures chinoises à Montréal

Pierre MARTIN

Tout bouillonne présentement en Asie, le milieu de l'art et celui de la sculpture ne faisant pas exception. C'est donc une heureuse initiative de la mairie de Montréal que d'avoir présenté jusqu'à fin septembre 2007, autour du lac des Castors du Mont-Royal, aux quais du Vieux-Port ainsi qu'au square Victoria, dix-neuf sculptures monumentales d'un des sculpteurs les plus actifs et intéressants du monde chinois, Ju Ming.

Né en 1938, Ju Ming vit et travaille à Taiwan, une île qui n'est pas la Chine, mais aussi une île sans nom de « pays » officiel reconnu par le reste du monde (y compris le Canada) : une sorte de territoire en friche, en tout cas en formation côté art contemporain. La culture chinoise y est toutefois dominante, et Ju Ming tire ses racines en grande partie d'une tradition chinoise d'apprenti du travail du bois. Pendant de nombreuses années, il fut artisan, travaillant sur commande pour des

temples. S'il connaît le travail pointu des Occidentaux en sculpture dans les années 1960 à travers des magazines, c'est vers 1968, à la suite des encouragements de son maître Yu-Yu Yang, qu'il développe ses propres idées et une approche originale de la sculpture qui se situe entre réalisme et abstraction. Montréal a montré son travail le plus significatif à cet égard.

À la base de sa démarche, il y a d'abord l'analyse et le travail à partir de ce qu'il connaît bien et pratique depuis toujours, l'art martial et les positions du Taichi. Ses figures reprennent ainsi certains des soixante-sept mouvements modernes du Taichi (issus des treize positions fondamentales anciennes). Il choisit des moments transitoires, de balancement, d'élongation et de flexions. Donc, contrairement à une sculpture classique comme celle du discobole, qui choisit un moment de tension maximale, obtenu par le choix d'arrêter le mouvement juste avant le lancer, Ju Ming

représente plutôt des moments de passages fluides, des moments où différents balancements de différentes parties du corps se font d'une position à l'autre, où le corps continue de bouger quelque part. Cette fluidité du mouvement,

essentielle en Taichi, est liée à cet autre principe chinois très important dans l'œuvre de Ju Ming, celui du Tchi (souffle de vie), énergie vitale de tout humain qui circule partout dans le corps. Dans ces sculptures, ce principe du Tchi



Quelques-uns des Taichi de Ju MING présentés à Montréal.
Photo : Pierre Martin.

(essentiellement invisible et interne) et les mouvements sinueux et posés du Taichi (essentiellement visibles et externes) sont suggérés par les flexions des articulations des personnages, les inclinaisons subtiles ou audacieuses des diverses parties du corps, mais surtout par le déplacement des différentes masses de chaque sculpture qui crée un effet total d'équilibre possible, mais un équilibre possible se composant de masses qui signalent différentes forces au regard, ce qui nous oblige à sentir cette énergie cachée et en mouvement dans le corps : une jambe immense et une autre invisible, un bassin énorme à la Niki de Saint Phalle avec un tronc inexistant, une très grande épaisseur du corps en partie frontal avec une elongation des côtés. À noter qu'il réussit cela en n'utilisant que des formes presque cubiques, des surfaces planes et des angles.

Autre fait central du travail de Ju

Ming est qu'il reste fondamentalement un maître de la sculpture sur bois. Il a donc cherché à garder dans son travail du bronze la touche et le contact qu'il obtient avec des techniques chinoises traditionnelles du travail du bois. La solution originale qu'il a su développer au fil des ans est de créer ses bronzes à partir d'immenses cubes de styromousse qu'il taille à la tronçonneuse (dans des nuages de grains de styromousse comme au milieu d'une tempête de neige) et qui servent de modèles pour la fonte. Il garde ainsi la coupe rapide, extrêmement souple, efficace et exploite le côté anguleux et abrupt des coupes ; il joue à l'infini des effets de textures, des striures des dents de la tronçonneuse, de la granulation du styromousse.

Enfin, il faut mentionner l'importance de l'esthétique des « pierres de collections », ces pierres naturelles aux formes, qualité des matières, couleurs et motifs (les

quatre catégories essentielles à considérer dans cet art), hautement prisées dans la culture chinoise depuis trois mille ans, au même rang qu'une calligraphie ou une peinture. De ces quatre catégories, la forme de la pierre reste la plus importante, en se divisant en huit sous-catégories : étroite, plissée, fluide, ancienne, laide, merveilleuse, grandiose et délicate, qualités intégrées à chaque pierre et que Ju Ming insère à différents niveaux dans chaque pièce. Car de loin, ses Taichi sont massifs comme ces pierres étranges, des blocs bruts érodés par les éléments naturels, mais aussi peut-être des formations géologiques qui s'intègrent bien dans un espace naturel ; ses sculptures sont toujours simplement posées au sol. De près, les effets sont tout à fait autres mais aussi liés à la pierre : des stries et plissements évoquent des strates géologiques, des veines de la pierre, des éclats après impacts, des fusions d'éléments.

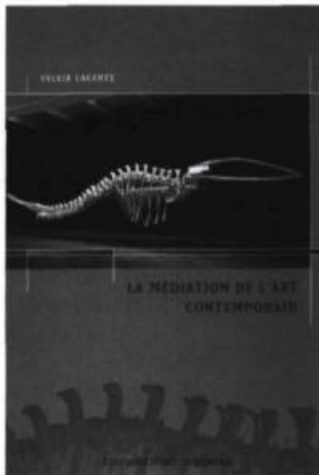
Les Taichi ne sont pas faits pour n'être vus que frontalement, la hauteur humaine – ou juste un peu plus grande – des sculptures incite à tourner autour. Si la face faisant référence au torse est souvent le côté de présentation favorisé, chaque autre face et même chaque angle de vue possible (par en bas, par en haut, parfois au milieu dans un vide) sont intéressants, surprenants et dégagent une énergie tranquille... comme une pierre dans un jardin, comme un rocher à Percé, comme un homme dans un jardin à Taipei faisant son Taichi¹. ←

Installé à Taiwan, Pierre MARTIN est commissaire indépendant et critique d'art. Il possède une maîtrise et un DEA en histoire de l'art, de la Sorbonne à Paris. Depuis 2000, il a organisé plusieurs expositions à Taiwan d'artistes canadiens et au Canada d'artistes taiwanais.

NOTE

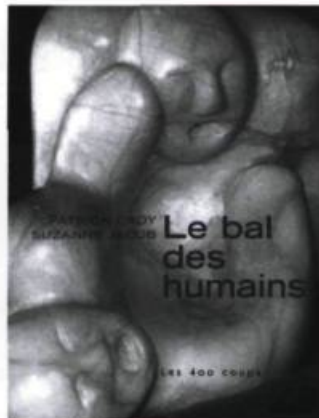
1. Pour plus d'information : www.ville.montreal.qc.ca/culture ainsi que www.juming.org.tw (l'intéressant musée Ju Ming, en anglais).

PARUTIONS



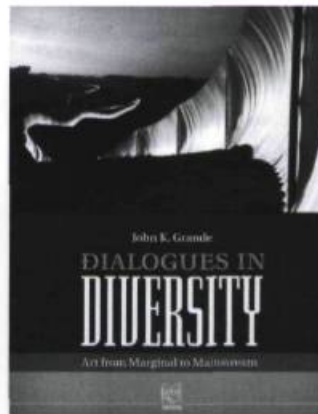
Sylvie LACERTE, *La médiation de l'art contemporain*, Trois-Rivières, Les Éditions d'art Le Sabord, 2007, 221 pages. www.lesabord.qc.ca

Présenté à l'origine comme thèse de doctorat à l'Université du Québec à Montréal (2004), l'ouvrage se veut une « quête sur la signification de l'art ». « Le but de ma recherche, précise l'auteure, est de circonscrire les motifs qui cristallisent l'opposition entre le refus de cet art par l'opinion publique et sa promotion par les acteurs du cercle plus fermé et hautement hiérarchisé du réseau de l'art international. » Un parcours historique qui va des cabinets des curiosités jusqu'aux diverses pratiques et institutions actuelles (musées, événements en art contemporain, etc.).



Patrick CADY, Suzanne JACOB, *Le bal des humains*, Montréal, © les auteurs et les éditions Les 400 coups, 2007, 102 pages. 400coups@qc.aira.com

Abondamment illustré de photographies en couleurs, le livre se veut la rencontre d'une écrivaine et d'un artiste en arts visuels – mais aussi celle d'un psychanalyste devenu sculpteur, celle d'une sculpture actuelle avec l'art roman ou inuit... « Chaque œuvre est accompagnée de la réflexion de l'artiste s'y rapportant. Le tout est précédé d'un récit de Suzanne Jacob, fiction mi-réalité, où elle relate la genèse de cette œuvre qui explore les tréfonds des relations humaines. »



John K. GRANDE, *Dialogues in Diversity: Art from Marginal to Mainstream*, © John K. Grande, 2007. Italie, Pari Publishing. 173 pages. www.paripublishing.com

Le livre (en anglais) regroupe des entretiens que l'auteur a réalisés avec plusieurs artistes issus de pays et univers culturels fort différents, certains bien connus, d'autres moins : Guerilla Girl, Christo & Jeanne-Claude, Antony Gormley, Roy Staab, etc. Dans leur pratique, qui va de la photographie à la sculpture, des médiums mixtes à la vidéo et au film, on découvre qu'ils participent de ce que l'on nomme le courant artistique international, tout en étant de plus en plus ancrés dans leur « diversité régionale ».



Christian MIQUEL, *La pensée du rien. Petit traité de nontologie, nihilisme et sagesse*, Paris, © L'Harmattan, 2007. 135 pages. www.librairieharmattan.com

Auteur de plusieurs ouvrages publiés depuis 1988, dont *Les ruses de la technique*, *le symbolisme des techniques à travers l'histoire* ainsi que *La quête de l'exil*, Christian Miquel est titulaire d'un doctorat de sciences humaines-philosophie. Il questionne ici le rien, ce qui « implique d'interroger les prétentions à être qui surdéterminent la vie et la pensée pour les déconstruire grâce à la nontologie, ou discours critique sur le non-être de toutes choses ».